

WARBURG INSTITUTE

FPH 570

F
C/any



UNIVERSITY OF LONDON
WARBURG INSTITUTE

Nov. 429

F
B
H
570

3

R

/

DISCOURS
DE LA
SUPERSTITION,

Par Monfr.

DU-RONDEL,

*Professeur en Grec & Recteur du
Collège de Maestricht.*



A AMSTERDAM.

Chez ABRAHAM WOLFGANG;

M. DC. LXXXVI.

DISCOURS

DE LA

SUPERSTITION

DE M. DE LA

DU-RONDEL

Professeur en Droit & Rhetorique au
Collège de Navarre.



A. ARISTOTELIS

DE ANIMAE VITIIS

M. DC. LXXXV.

*A Monsieur * * **

DE LA
SUPERSTITION.

Ἀμέλει ἢ δεισιδαιμονία &c.

*De l'Eau benite, des Genuflexions,
des Prieres, des Vœux &c....*



NE diriez vous pas,
Monsieur, estre en Païs
de Chrétienté? Ce-
pendant, c'est dans A-
thenes que cecy se passe, &
dans Athenes payenne de plus
de mille ans; où tout estoit

A 2 plein

plein de Temples , d'Autels , de Jupiter mesme , & où le Peuple estoit Prestre né de la Deesse Pallas. Celuy qui nous entretient d'une manière si surprenante , est un bon-homme de quatre-vingt ans , qu'on a veü à toutes les Panathenaïques & à toutes les Processions de Cérés. Il a plaidé la cause des Dieux plus de mille fois en sa vie. Il a dit sur leur nature , des choses merveilleuses , nouvelles & inconnuës à ses Prédecesseurs les Philosophes de Grèce, d'Egypte & d'Assyrie. Neanmoins , comme vous voyez , il entreprend ceux qui ont de la dévotion pour tous les marmouzets de l'Attique ; & comme s'il fut devenu impie tout-d'un-

d'un-coup, il se moque, & des Prestres & des Magistrats & du Peuple.

Ne feroit-ce point une Amende honorable, que la Philosophie, en la personne de Theophraste, feroit icy à la Religion Chrétienne? Bien des Pères de l'Eglise, ont creû que les affronts, que les Philosophes ont faits autrefois aux Divinitez, estoient des espèces d'enthousiasmes, qui forçoient ces Philosophes à rendre hommage à la Verité, & leur pres-toient des paroles hardies & tranchantes, pour mettre en desordre la Sageſſe Humaine, sur le point de la manifestation du Fils de Dieu. *Ubi enim divina scripturæ congruunt, videre*

est eos & se ipsis præstantiores & inter se consentientes : ubi verò sua quisque commenta promit, dissidentes & absurdis opinionibus velut temulentos ac deliros facile comprehendas. Neque omninò in eorum potestate situm erat, qua supra mentem supraque captum sunt intueri, nisi Deo ducente dirigenteque rationem, & animæ facem allucente, & sapientiam ingenerante, & linguam explicante; denique arcana de ipso, quantum humana mens potest & cogitare & eloqui, permittente. Disoit un Père de l'Eglise, au sujet de Platon qui avoit deviné la Trinité.

Ne seroit-ce point un dégoût de soy-mesme & un mespris de ses propres biens, & que la Piété estant une qualité naturelle

le

le à Theophraste, il la respectast moins, & ne l'admirast presque pas? D'ordinaire, nous ne sommes point touchés des avantages que nous avons avec d'autres hommes. Nous nous imaginons que ce n'est rien d'être les premiers, si nous ne sommes aussi les seuls. Ingrats envers les biens qui nous sont échus & qui nous rendroient recommandables, si nous les cultivions comme il faudroit, nous nous épanchons au dehors & courons avec inquiétude après des nouveautez qui ne manqueront pas de nous déplaire, dès que nous les aurons acquises. Il me semble que Lucrece dit cecy encore mieux que moy.

*Præterea versamur ibidem, atque
insumus usque,*

*Sed dum abest quod avemus, id
exsuperare videtur*

*Cætera: post aliud quum contigit
illud, avemus,*

Et sitis æqua tenet &c. . . .

C'est une remarque qu'on a faite à propos d'Aléxandre, qu'il ne comptoit presque pour rien la valeur, parce que cette vertu luy estoit trop familière; & c'est ce que l'on remarque encore tous les jours dans les grands Peintres, qui sont toujours les moins frappez des merveilles de leur Art.

Il ne faut pas s'estonner de cela. Quand on ne sçait rien, & qu'il n'y a point d'ouvrages
dans

dans la nature , qui ne nous semble, ou un prodige, ou un miracle, on peut avoir de l'admiration de reste pour ce qui se passe dans le monde : mais lorsqu'on sçait que chaque chose a sa cause fixe, certaine, déterminée, & la pluspart du temps très-petite & quelque fois assez ridicule, on trouvera que Pythagore avoit raison, d'établir pour un de ses préceptes, τὸ μηδ' ἐν θαυμαίῳ, Qu'il ne faut rien admirer. Tout est borné; tout a son commencement & sa fin; tout est sur un mesme patron & sur une mesme règle. Nous ne voyons rien que nos Pères n'aient veû. Nos Enfans ne verront rien que nous ne voïons. C'est un mesme Théâtre, où

peut-estre differents acteurs paroissent, mais où se joüent les mesmes Pièces :

*Idem semper erit quoniam semper
fuit Idem*

*Non alium videre Patres, alium
ve Minores*

Aspicient. Dit Manile en parlant du monde.

Et par conséquent, pourquoy des ames riches & exemplaires & de la trempe de celles d'Alexandre & de Théophraste, auroient-elles pû rien admirer ? Elles avoient chez soy, ce qu'elles pouvoient considérer chez autruy. Elles s'imaginoient que tout cela estoit commun, & que la Nature ne les ayant pas plus gra-

gratifiées , que le plus grossier païsan de Bœocie , il falloit chercher ailleurs que chez elles , quelque idée du Bon & du Beau, Et mesprisoient ainsi avec une fierté la plus dangereuse du monde & pourtant la plus pardonna- ble , certaines qualitez , que bien des gens de ma connois- sance , se seroient tenus fort honnrez , d'avoir seulement au mediocre degré.

Ne setoit-ce point un effet de la Vieillesse ? Théophraste luy mesme nous apprend qu'on ne vieillissoit point impunément. *Il en couste cher à nostre Ame ,* disoit-il , d'avoir un corps à loüage. L'Oubli, les resvéreries, les sotises de l'enfance revien- nent à cet âge. On n'a plus,

ou fort rarement , de vivacité d'esprit , de fermeté d'ame , de vigueur de courage , de forces renaissantes. Tout se dissout , quoy que peu à peu , & insensiblement. Cette pointe s'é-mousse ; cette fermeté se relas-che ; cette vigueur se ralentit , & ces forces s'anéantissent. On s'en sert ; mais au fonds elles s'usent : & il se trouve à la fin qu'on survit à soy-mesme , sans aucune fonction des sens , & sans se pouvoir connoistre. *Senectus ipsa morbus est*, disoit Térence. Il auroit mieux rencontré , ce me semble , s'il l'eut appelée , Une demy-mort. Sur le point de tout perdre & de n'estre plus rien en ce monde , on n'est quasi plus rien. Le

corps

corps se fond, l'ame se receuille, & les attaches de l'un & de l'autre n'estant plus dans leur correspondance mutuelle, ce n'est que desordre, que confusion & que misère.

La sage Antiquité, sçauroit on la citer trop souvent, Monsieur, a crû que l'ivresse & la vieillesse estoient sujettes aux mesmes symptomes; & qu'il n'y avoit rien d'extravagant dont un Yvrogne est capable, qu'on ne puisse trouver dans un miserable vieillard, *ιδεῖν ἐστὶ τὰ συμπτώματα τῆς μέθης τὴν τῶν γερόντων φύσιν ἐξ αὐτῆς ἔχουσαν.*

Ne seroit-ce point un excès de Philosophie, une faillie de la Raïson, & un élans de la Vertu Heroïque, qui auroit fait

dire à Théophraste, que pour estre sage, il ne falloit avoir aucune crainte des Dieux; à laquelle néanmoins on ne scauroit parvenir, qu'en foulant aux pieds la Superstition. Vous sçavez, Monsieur, que l'ame fait des courses bien loin, quand elle est une fois hors de son affiette ordinaire. Libre de tout empeschement & de toute entrave, & pleine de ses propres forces, elle vole & s'esleve jusqu'à la souveraine Beauté, après laquelle elle soupire dès l'enfance, & s'excite à la possession d'une si auguste chose, avec une hardiesse qui tient un peu de la témérité.

*Liber & intrepidus, primaque
in origine Pulchri*

Fixus

*Fixus & attonito similis ; dul-
cique furore*

*Suetus humum fugere & mor-
tales linquere curas.*

Cecy, Monsieur, a esté creû
il y a long-temps. On sçait les
diverses Classes d'Hommes, se-
lon les Anciens. On sçait assez
que ce n'estoit que dans une
certaine dernière, qu'on appre-
noit à ne plus craindre les
Dieux. Ne m'en croyez pas,
si je ne vous le dis après Sé-
néque. Quand on nage entre
les Vices & la Vertu, on n'est
que de la première Classe. De-
mandez vous quelles gens ce
peuvent estre ? Ceux, Mon-
sieur, qui ont dépoüillé les plus
grands Vices, mais non pas
tous

tous & à tel point, par exemple, que s'ils n'ont plus d'avarice, ils ne soient pas encore sujets à la colére, & s'ils ne se laissent destremper aux Voluptez, ils puissent encore résister à l'Ambition, & que s'ils sçavent qu'il faut mépriser la mort, ils ne craignent encore la douleur. La seconde Classe est pour ceux qui n'ont plus de vices, ni de passions; mais qui pourroient y retomber, ou par foiblesse, ou par certaines aventures tellement au dessus de la prudence humaine, & si peu du ressort de la Raison, qu'on ne sçait qu'on a failli qu'après le crime. La troisieme est pour les Gens tout à fait confirmez dans la Vertu, & qui sont au-

tant

tant inébranlables aux flots des passions & aux secouffes de la Fortune, qu'un rocher au milieu des ondes. La belle, la noble récompense, s'écrie ce Philosophe, de s'attacher uniquement à la Vertu. On ne souhaite plus rien en cet estat, on ne craint plus rien. Affranchis de tous les liens de la vie; sains, entiers & incorruptibles, nous osons aller au Ciel, & nous présenter devant les Dieux en toute assurance & liberté: *Quæris quæ sit ista? non timere Deos.*

Mais, Monsieur, ce que nous avons tant de peine à trouver, dans l'action de Théophraste, ne seroit-ce point une Impiété. Vous l'avez dit quelque part: Il y a des gens qui commencent
par

par douter & qui finissent par croire; il y en a qui commencent par croire & qui finissent par douter. Nostre Philosophe n'auroit il pû estre de ces gens là? Après avoir bien disputé au Lycée sur la nature des Dieux & sur leur Providence, n'auroit-il pû badiner sur toutes les solutions qu'il auroit données, comme ce fameux Cardinal du temps de nos Pères, qui se moquoit chez luy de ce qu'il avoit soutenu au Louvre avec tant d'appareil & de contention. L'Homme est un Animal d'une bigarure fort étrange. Il y a tel qui se tuë de dire qu'il y a un Dieu & qui n'en croit point; comme il y a tel autre qui dit qu'il n'en croit point, & qui

qui tremble au moindre coup de tonnerre. O fureur ! ô lâcheté !

Il est certain qu'on a soupçonné Theophraste d'impiété. Mais, en vérité, c'est avec bien de l'injustice. Parce qu'il avoit parlé un peu hardiment de la Nature, on s'alla figurer que ce n'avoit pû estre, sans se soulever contre la Divinité, & qu'il avoit fallu qu'il eût eû des préjuges peu favorables à la Providence, de parler comme il fait à l'article de la Mort ;

Vera redivit facies, dissimulata perit.

Voulez vous scavoir ce que c'est ? Il se plaint ce Sage du Lycée, de ce que la Nature avoit

avoit donné aux Cerfs & aux Corneilles , une si longue vie dont ils n'avoient que faire , & l'avoit refusée aux Hommes, qui en avoient tant affaire.

Cependant, Monsieur, cecy est plustost un dépit qu'une impiété ; C'est plustost une douleur de quitter sa besogne demy-faite , qu'un acte d'irreligion. Cet homme pour vous dire un mot de sa vie , avoit eû l'honneur de succeder à Aristote: mais il luy arriva ce que dit le Proverbe , il fut plus sçavant que son Maistre , & alla bien loin au de là d'Aristote. Il trouva, ou la Grèce creut trouver en ce qu'il dit , sur la cause des pluyes , sur la salure de la Mer , sur les odeurs , sur le feu &c. . . . quel-
que

que chose de plus beau & de plus satisfaisant , que tout ce qu'on avoit dit jusqu'alors. Il se nommoit d'abord Tyrtame; & parce qu'il parloit extrêmement bien, on l'appella Euphraste & enfin Théophraste, parce qu'il parloit comme un Dieu. Ses Livres en font foy, & il ne se peut rien de mieux escrit. C'est une netteté de diction, la plus pure & la plus Attique du monde, peut-estre un peu trop. Le bon sens y régne par tout, & une certaine manière fine à engager le Lecteur, avec autant d'ardeur la dixième fois que la première. Il fut connu & estimé de la grande & de la petite Grèce. Il eut des Statuës. Il fut honoré de plus d'un Roy
de

de son temps, & enfin il fut les amours de ses Amis, & l'admiration de ses ennemis.

Avec de si rares avantages, il luy debvoit estre bien dur, de ne pas jouïr long temps de la douce & innocente volupté de se voir chéri de tout l'Univers. Ce n'estoit pourtant pas là la pensée de Theophraste. C'est qu'il estoit sur le poinct de purger la Philosophie de toutes ses erreurs. C'est qu'il envisageoit le monde d'une autre manière que le reste des Hommes. C'est que la Nature avoit daigné, disoit-on, se confesser à luy dans la Solitude, & luy estoit apparue sur les bords de l'Ilissus.

Tant y a, Monsieur, que ce bruit la n'a pas duré. On luy
a ren-

a rendu justice & dans son siècle & chez la Posterité. On l'a purgé à pur & à plein de cette noire calomnie ; & tout le monde sçait qu'un certain Agonidés qui luy avoit suscité ce procez-là, fut sur le poinct d'estre condamné luy mesme au supplice de l'Impiété, parce qu'on découvrit que ce n'estoit que par haine & pour se vanger d'une Lettre piequante que Theophraste luy avoit eserite. Comme elle n'est point venuë jusqu' à nous, je ne vous en scaurois que dire : mais si elle estoit à peu pres conceuë, comme celle que je vous ay pû montrer, il ne faut pas s'étonner qu'un Eumolpide comme Agonidés ait voulu le perdre. De tout temps, Monsieur,

sieur,

sieur, les gens d'Eglise ne pardonnent gueres à ceux qui ont la hardiesse de les offenser, ou le malheur de ne les pas honorer assez.

*Tant il entre de fiel dans l'ame
des Devots!*

Quoy qu'il en soit, il est certain que les Stoïciens, quand ils veulent se targuer de l'autorité d'un grand homme d'une autre secte que la leur, sur le sujet de la Providence, ont coustume de citer Theophraste. Croiriez vous, Monsieur, que je sois assez heureux pour avoir les divines paroles, dont il n'y a qu'un trait chez Simplicius. Il n'y a rien de plus vray. Mais comme en matière si religieuse, je croi-

rois

rois faire un sacrilège, si on venoit à les révéndiquer comme un vol, je vous déclare qu'elles m'ont été communiquées à mon dernier voyage de Paris, par un certain Gentilhomme Italien, qui se disoit parent du fameux Comte de Pagan. Il me juroit, & il en juroit trop pour n'estre pas crû, que ces paroles avoient esté trouvées dans certaines Lettres de Philelphe, & que le bon-homme Palingéne en avoit fait une paraphrase en vers, pour je-ne-sçay quel Prince de la Maison d'Este. Voicy, comme je les ay traduites.

D'où vient cette opinion, que nous avons dès l'enfance, touchant une Personne toute-puissante, tout-à-fait bonne, & parfaitement heureuse

reuse? Est ce que nous le croyons parce que nos Pères nous l'ont dit? Mais d'où le scavoient ils eux-mêmes? Seroit-ce qu'ils auroient inventé par Politique, une semblable doctrine? Mais quelle Politique y a-t-il en une chose, qui est presque toujours contre la Politique? Y a-t-il de l'utilité ou du désavantage à avoir des Religieuses & à faire des Hécatombes? N'y a-t-il point plutôt de la discorde entre la Religion & la Politique? Celle cy veut qu'on face mourir les Scélérats; cette autre se contente de leur repentir. Et puis, d'où vient qu'en Assyrie, en Egypte, en Grece, & en Italie, on enseigne la mesme chose? Est ce que nos Pères ont assigné un Rendez-vous aux Barbares, & se sont donnez le mot, pour faire croire cela à leurs

Enfans ? Où est ce que cela s'est passé ?
Quels Archives , quels Registres
font ils mention du Lieu , & d'une
semblable Résolution ? Il vaut donc
bien mieux croire, que la Notion que
nous avons des Dieux, est une de ces
Notions innées de Cléanthe , quoy
que confuse , que d'assurer que nous
ne l'avons que par Institution & par
oiii-dire. A la vérité, les Acro-
thoïtes n'ont point crû qu'il y avoit
des Dieux. Mais, ils ont esté les
seuls en ce monde ; mais, ils en ont
esté punis ; mais le supplice a suivi
de près le crime. Ils ont esté abys-
més ces Titans de la Thrace, & il
ne reste plus que la place de leur Ville
qu'on montre aux Passans , pour mo-
nument éternel de la vengeance du
Ciel. Ces Gens ont esté autrefois
l'horreur de leurs Voisins , & sont

aujourd'hui la frayeur de leur contrée ; ont esté autrefois le deshonneur de leur siècle , & sont aujourd'hui les taches de nostre Histoire.

Comme vous voyez , cela est digne de l'esprit & de la réputation de Théophraste , & il est impossible que le cœur n'ait autant de part que l'esprit , à une si belle & si bonne chose. Quand le cœur ne jouë pas , on vâ toujours laschement en besogne. On n'a que le quart de sa raison dans les plus petites entreprises. On se découvre , on se trahit jusque dans une monosyllabe.

Vous m'embarrasseriez étrangement , Monsieur , si vous vous avisiez de me demander , si les Acrothoïtes de Théophraste

ste sont les Ayeux des Acrothoïthes d'Ælien ; car en vérité, je n'en sçay rien. Tout ce que je vous pourrois dire, c'est que comme ils habitoient la même Montagne, ils ont deû porter le même nom. Et parce que le malheur de leur camarades, les avoit pû rendre sages, il se peut faire que les Dieux furent touchés de leur piété, & leur accordèrent le privilège de vivre longues années. Tant ya, Monsieur, qu'on les compte parmy les Macrobie de l'Antiquité. Ce mot est de la Mothe-le-Vayer, & il me semble aussi bon qu'Amphibie.

Vous m'embarrasseriez encore étrangement, si vous vous alliez mettre en teste, que ce

soit un Anachronisme à Théophraste, d'avoir cité Cléanthe; car il faudroit vous soutenir que vous vous abuseriez. Ce successeur d'Aristote a vescu plus qu'on ne s'imagine; & bien loin d'estre mort dans la CXVII. Olympiade, comme on l'assûre d'ordinaire & sans aucun fondement, ni dans la CXXIII. comme il y en a quelques-uns qui le croient, il est allé jusques à la CXXV. & au de-là. Preuve de cela; c'est qu'il a été honoré de mille bienfaits de Ptolomée Philadelphe qui n'estoit en estat de faire le Roy de consequence, que vers le temps que je dis. Et certes, si Ptolomée n'a exercé ses liberalitez envers les Sçavans de
 l'Asie

l'Asie & de l'Europe, que vers la CXXVI. ou CXXVII. au temps de la construction de sa fameuse Bibliotheque, il est certain que Théophraste aura pû voir tous les sçavans du Portique; non seulement Zénon, mais aussi Cléanthe, que Ciceron appelle quelque part, *Majorum gentium Stoicum*, lesquels florissoient vers la CXXX. Olympiade, & par-conséquent avoient déjà beaucoup écrit & enseigné, pour esire parvenu à ce point de gloire. Or constamment Zénon & Cléanthe vécutent près de cent ans; & il est aisé de supputer que Théophraste aura pû voir les Livres de l'un & de l'autre, & que trouvant que Cléanthe avoit

fort bien expliqué, ce qu'Aristote avoit avancé, touchant ces pensées naturelles, que nous avons tout d'une Divinité, il luy auroit fait l'honneur de le citer. Mais ce qu'il y a de convainquant en cecy, C'est que Théophraste a écrit contre Metrodore grand camarade d'Epicure, *περι τῶν Μετροδώρου συναγωγῶν*. Or vous sçavez, Monsieur, que Zénon, Cléanthe & Chrysippe, étoient du temps d'Epicure, en quelque Olympiade, qu'on veuille ranger ces Stoïciens.

Je croirois donc, quand Théophraste a parlé si hautement contre la Superstition, qu'il n'a point eû du tout en veuë d'abattre les Autels, ni
les

les Temples d'Athenes ; ni d'abolir les cérémonies & les sacrifices de ce Peuple. Le beau dessein pour un Philosophe , comme dit un ancien , que de s'attaquer aux Dieux ! C'est vouloir faire le Geant de robe longue , & s'exposer à la foudre des Magistrats. Théophraste se souvenoit un peu trop de l'aventure d'Aristote au sujet de la belle Pythias , pour tomber en pareille faute. Mais comme il étoit fort honneste homme , il ne pouvoit sans frémir , ni sans s'indigner , voir tant de stupidité dans le Peuple , qui attachoit l'idée d'une Divinité à du bois , & à de la pierre ; & cela à tel point que de les prendre pour les distribu-

teurs du bonheur & du malheur , & les dispensateurs de la santé & de la maladie.

Vous ne vous souvenez pas peut-estre , de la belle Pythias. C'estoit la Nièce du Tyran d'Atarnes. Elle avoit oüi parler d'Aristote , & mesme avoit quelque goût pour les Sciences ; & parce qu'elle vouloit passer au Lycée , pour ce qu'Axiothée de Phliase passoit à l'Académie , c'est à dire pour femme de Lettres , elle importuna tant son Oncle Hermias , que celui-cy obligea enfin Aristote à venir en Mysie. Il eut mieux vallu pour l'un & pour l'autre , qu'ils ne se fussent jamais veüs. Aristote devint amoureux de son Ecolière, & il n'y a folie dans
l'Em-

l'Empire d'Amour, qu'il n'ait faites pour cette fille. Ce qu'il y eut de plus plaifant, c'est que Pythias aima Aristote. Le couple admirable! Un Amoureux en cheveux gris, & une fille de dix-sept ans. Tant y a, Monsieur, qu'ils furent en scandale à tout le monde, & à Atarnes & à Athènes, & on fut obligé dans l'Aréopage, à releguer ce Philosophe à Chalcis. Il ne se corrigea pourtant point de sa faute. Il persista toujours à sacrifier à Pythias, avec toute la pompe des grands & des petits mystères de Cérés, & mourut avec opiniâreté dans sa nouvelle & ridicule Religion: *homo ignavâ operâ & philosophâ sententiâ, intercutibus vitiis madens.* Théo-

Théophraste comprenoit bien les bons offices de la Superstition : mais il ne vouloit pas qu'elle allast jusqu'à l'excez. *Adcoërcendos animos imperitorum*, disoit-on à Rome, *sapientissimi viri judicaverunt inevitabilem metum, ut supra nos aliquid timeamus. Utile erat in tanta audacia scelerum, aliquid esse, adversum quod nemo sibi satis potens videretur. Ad conterrendos itaque eos, quibus innocentia nisi metu non placet, posuere super caput Vindicem, & quidem armatum.* C'estoit assez, selon luy, de permettre au Peuple d'estre un sot, sans le laisser devenir bête. Il vouloit bien qu'on donnât cours à la folie : mais il pretendoit qu'on devoit resister à la

la

la fureur. Il croyoit qu'il n'y avoit rien de si aisé que de s'opposer à la populace, qui toute beste à cent testes qu'elle puisse estre, est pourtant plus aisée à dompter que Cerbère, à qui il ne faut d'ordinaire qu'un gasteau de miel & de pavots; Et que puis qu'elle estoit incapable des notions du Lycée, du Portique, de l'Academie, & du Cynofarge, il falloit l'apprivoiser du mieux qu'on pouvoit, avec des Dieux qui eussent quelque image de vie, de mouvement, & de puissance. Il avoit raison: *Sunt enim in animo quasi causariæ partes, quibus adhibenda curatio est.* Bien que la Superstition soit une chose naturelle, elle a des objets bien

differens & des espèces fort opposées. Il y en a de plaisantes ; il y en a d'infames, il y en a de terribles ; il y en a d'honnestes.

A vostre advis, n'estoit ce pas une chose plaisante, de voir le Senat s'assembler fort sérieusement sur le couroux de Jupiter, qui s'estoit scandalisé d'un mauvais pas, qu'un Présulteur avoit fait à la dance sacrée des Jeux Circenses. Personne ne se fut jamais advisé d'une semblable foiblesse en Jupiter. Neanmoins il n'y avoit rien de plus vray. Latinius en perdit son fils de cette belle affaire-là, & auroit luy-mesme perdu la vie, sans la résolution qu'il prit, de n'avoir plus de civilité pour le Sénat.

Il informe donc cette auguste Compagnie de ce qui étoit arrivé dans sa famille, & adjousta que malgré la mort de son fils, il seroit demeuré dans le silence, sans un songe, où Jupiter luy étoit apparu de la façon la plus formidable du monde, & d'un air à transir le plus déterminé des mortels, & que pour l'obliger à leur faire un rapport de cette importance, ce Dieu l'avoit rendu perclus à point nommé, & jusqu'au moment qu'il s'acquittast de sa commission. Le croiriez vous, Monsieur? Lati-nius qu'on avoit porté en Litière au Senat, s'en retourna à pied chez luy.

Y a-t-il rien de plus infame, que le vœu des Locriens? Ces
gens

gens avoient esté mal-menez par ceux de Lucanie; & parce que de tout temps Vénus, comme Patrone du païs, leur avoit fait l'honneur de les aymer, ils creurent dans le desordre de leurs affaires, que rien ne seroit plus capable de les racommoder avec la Fortune, qu'en prostituant leurs filles. Il ne tint pas à eux. Ils firent tout ce qu'ils pûrent pour se couvrir d'infamie, & ce fut à un Tyran, qu'ils eurent l'obligation de l'honneur de leurs enfans. Quelle pitié! Il fallut un crime pour sauver un crime. Il fallut que la cruauté intervint, pour éviter la paillardise.

Ce que faisoient nos Pères, n'estoit il pas terrible, quelque prétexte de Religion qu'on ait pu

pû avoir, & de quelque couleur qu'on ait pû couvrir cette cruauté? Ils sacrifioient des Hommes, comme de misérables bestes, & on prétendoit que cela réjouissoit le Ciel, pacifioit la Mer, rendoit la Terre féconde, & que le parfum de ces sacrifices ne montoit jamais jusqu'au Throne du grand Thautatés, qu'il n'en redescendit en bénédictions :

Ignibus æthereis terras suffire feraces.

Mais, Monsieur, il y avoit quelquefois des Superstitions honnestes. Témoin les Macédoniens, qui après avoir été défaits plusieurs fois, par les
Thra-

Thraces & par les Illyriens, s'avifèrent de porter leur Roy encore enfant & au berceau, pour engager les Dieux, contempteurs oisifs des Malheurs de Macedoine, à les favoriser une fois, par la honte de laisser périr un Innocent. Cela arriva. Ils défirent les Illyriens, & sous les auspices du petit Europus, ils se vangèrent de tous les affronts qu'ils avoient reçeus, & donnèrent la loy à leurs ennemis. Entre nous, je croy ce que dit Nazarius, ce ne fut pas tant les habitans de l'Olympe, qui opérèrent la victoire, que le bruit des trompettes, la rage d'avoir esté batus, l'aspre desir de la Vengeance, & la pitié qu'on eut de cet Enfant, qui crioit de toute sa
for-

force , au milieu des comba-
tans.

Ce n'est pas qu'il ne faille en-
gager les Dieux du mieux que
l'on peut & de toutes les manié-
res imaginables. Il faut faire des
Prières , aller à la Procession ,
célébrer des Sacrifices , &c.
Mais au fonds , il faut mériter
l'ayde de ces Dieux. Prions,
comme si nous ne pouvions rien
de nous mesmes, & travaillons,
comme si nous pouvions venir à
bout de tout. Ce n'est point,
disoit Caton , avec des vœux &
des prières , qu'on obtient le
secours des Dieux. C'est à veil-
ler ; c'est à agir ; c'est à pourvoir
à ses affaires. Quand une fois on
s'est livré à la paresse & à la fai-
néantise , en vain vous implo-
rez

rez les Dieux. Ils sont en colére, ils vous haïssent.

Mais d'ou vient que les Magistrats & les Legislaturs, ont institué des Processions, des Cérémonies, &c.

C'est, Monsieur, qu'il faut raffermir les timides, & appuyer ceux qui chancellent, par quelque chose de spécieux & d'éclatant; & qu'il faut amener au secours de la Raison tremblante & incertaine, de quoy l'amuser & l'endormir; des Lettres d'Ephése, par exemple, des Amulets, des Phylacteres, &c. On a deux defauts dans les malheurs, l'Incertitude & l'Effroy. L'Ame frappée des misères qui l'environnent, se jette à mille pensées, différentes de tout ce qui la
peut

peut servir , & les montre au cœur sans l'engager , à cause de l'effroy où il est ; & de cette manière on demeure confus & immobile , & justement dans l'estat de ce Berger ,

*Dum medicas adhibere manus
ad vulnera pastor
Abnegat , aut meliora Deos se-
det omnia poscens.*

Cela gaste les affaires des particuliers , & ne gaste pas moins les affaires d'un Estat. Les Sages de l'Antiquité creurent donc , & avec beaucoup de raison , qu'il falloit remédier à cette passion , par elle-mesme, Ils logèrent dans le Ciel , des personnes toutes justes & toutes

tes puissantes , mais aussi toutes bonnes & toutes débonnaires , lesquelles prenant garde à ce qui se passoit sur la Terre , & pouvant punir rigoureusement les Coupables , pouvoient aussi pardonner , & faire miséricorde ; Que comme c'estoit la Bonté mesme que ces personnes là , il ne falloit quasi rien pour les appaiser ; Qu'un Agneau sur un Autel , une couronne de fleurs à une statuë ; Qu'une procession d'Athenes à Eleusis leur tenoit lieu de satisfaction , parce qu'elles ne considéroient que la confession du peché dans le Pécheur ; *Kyrie eleison* ; disoit Epictète. Ainsi , Monsieur , une ame hors de foy , revenoit aisément à foy-mesme.

mesme. On se consoloit, on prenoit courage, & on se trouvoit tout autre, après avoir abordé les Dieux, qu'on n'estoit au commencement de la cérémonie. La Terreur servoit d'expiation au Pécheur, & on étoit plus gens de bien, en se laissant tromper à tout l'appareil mystérieux & plein d'obscuritez de la Religion, qu'en suivant une raison inquiète & chagrine, qui peu maistresse de soy-mesme, regarde tout, écoute tout, & fouille par tout, sans pouvoir se déterminer heureusement.

C'est une remarque d'Aristote sur la nature de la Tragédie, que la Terreur & la Pitié qui sont les deux principales pas-

passions de ce Poëme , sont des purgations , & pour elles-mêmes , & pour toute autre passion. Ces grands coupables qu'on met sur la scène , & qu'on ne manque jamais de faire punir , vous font entrer la Terreur dans l'ame , par leurs crimes effroyables ; & parce qu'ils ne sont tombez dans ces crimes effroyables , que par des coups de fortune , impénétrables à la sagesse humaine , on a pitié de ces Malheureux ; & il se trouve que par le sentiment qu'on a de ces deux passions , on tremble , on s'attendrit , on envisage la misère de nostre nature , on se rend à la force des Exemples , & on forme le dessein de ne suivre que la Vertu.

Il en est de mesme de la Religion. Ces victimes innocentes qu'on voyoit égorger sur les Autels; Ces cris perçans qui venoient fraper l'oreille; ce sang courant à longs flots dans le Temple, excitoient la pitié dans le cœur d'un homme, qui méritoit le mesme traitement, & qui se convainquoit alors, que ce n'estoit que par pure bonté aux Dieux, de vouloir bien accepter cette offrande pour ses fautes, qu'on ne luy ostoit pas la vie. Tout le monde sçait pourquoy Virgile a dit,

Inferimus tepido spumantia cymbia lacte,

Sanguinis & sacri pateras, &c. ..

C

Pur-

*Purpureasque super vestes, &
velamina nota,*

Purpureosque jacent flores &c...

La Terreur faisissoit donc un homme, & il sentoit détruire en un moment, tout son orgueil & toute sa présomption. Le Vice ne luy paroissoit plus que hideux & détestable, puis que dans la cérémonie qui se faisoit, il falloit pour l'amour de luy, réconcilier le Ciel avec la Terre: Et la Vertu reprenant ses charmes & ses attraits, ne luy paroissoit que comme la seule chose qui le pouvoit rendre bien-heureux, & capable de plaire à des personnes celestes, qui avoient tant de soin & de bonté pour luy;

luy ; *circà unum caput tot tumultuantes Dij.* De plus ; ces Hymnes mélodieux, qu'on entendoit retentir dans les Temples ; ces parfums, qui venoient saisir si doucement l'odorat ; ce concours de tant de personnes différentes, de sexe, d'age, de condition, avec un mesme visage de consternation & de pénitence ; ces Sacrificateurs graves & modestes, qui dans le commencement des cérémonies avoient la mine effrayée & éperduë, & qui vers la fin, paroissoient avec un air radouci & plein d'espoir, tout cela chassoit la frayeur de l'esprit, consoloit toute l'assemblée, remettoit la joye dans le cœur, & changeoit en d'autres hommes, ceux qui avoient

assisté aux sacrifices. Pythagore assuroit ce que je vous dis ; & comme on ne pouvoit voir ce grand homme , sans songer en mesme temps à cette foule de Vertus qui l'accompagnoient , on l'en croyoit sur sa parole. Soit folie , soit fraude pieuse , cela fortiffoit un bon effet ; & que ne donneroit on pas aujourd'huy en bien des lieux , pour voir de si loüables infirmitéz & de si honnestes prestiges ?

A ce compte-là , me direz-vous , il y auroit quelque chose de bon dans la Religion des Payens , & ces gens-là ne seroient pas si fort éloignez du Royaume de Dieu , qu'on s' imagine d'ordinaire ? Pourquoi non , Monsieur ? Dieu ne s'est ja-

jamais laissé sans témoignage au monde. Il a toujours exigé d'estre connu Tout-bon & Tout-puissant chez tous les Peuples, s'il n'a pas toujours trouvé à-propos, de leur faire l'honneur de leur dire qui il estoit.

On dit ordinairement, qu'il suffit pour qu'il y ait de la vérité dans une Religion; qu'on y croye, Qu'il y a un Dieu; qu'il a soin de toutes choses; & qu'il a fait l'Univers. Et si cela est, (ce n'est pas icy le lieu d'en faire l'examen) on ne peut point douter qu'on n'ait crû ces trois articles à Athènes. Vous ne voyez autre chose chez les Philosophes de toutes les sectes; Et c'est un plaisir de voir com-

me ils ont conspiré unanimement, & pourtant sans s'en advertir, à l'établissement de ces trois vérités; quoy que d'ailleurs ils se décriassent de toute leur force les uns les autres, & se fussent volontiers mis en pièces, pour ne laisser fleurir que leur Auditoire.

A la vérité, ils prenoient divers chemins les uns & les autres: mais il ne s'en faut pas étonner. A différentes routes, différens équipages. Les Platoniciens disoient, que pour avoir quelque idée de la Divinité, il falloit s'imaginer un puissant Royaume, dans lequel les sujets dirigeroient leurs actions & leurs deportemens, au gré de leur Prince, qui les surpasseroit

feroit tous en grandeur & en majesté ; Que cet Empire ne soit point borné ni de l'Hellepont, ni des Palus-Méotides, ni de l'Océan ; mais seulement du Ciel & de la Terre ; Que la voute du Firmament, luy serve comme d'épaisse muraille pour contenir tout ce qu'il embrasse ; Que la Terre soit la prison des criminels ; Que le thrône où s'assied ce grand Monarque, soit au lieu le plus éminent, d'où il prescrive des Loix à ses Peuples, pour leur entretien & leur conservation ; Qu'une multitude de Dieux, soient comme ses Collègues en l'administration de ce Royaume, desquels une partie soit visible & l'autre invisible ; Que

les uns soient comme les Huiffiers & les Gardes qui l'environnent , & les autres comme ses Amis & les Domestiques de son Palais , & qu'ainsi on conçoive une chaisne perpétuelle , par laquelle Dieu peut descendre du Ciel en Terre , & remonter de la Terre au Ciel.

Vous ne vous contenteriez pas de cela , Monsieur , & vous voudriez encore autre chose , pour acquiescer paisiblement à la doctrine de ces grands hommes. Consolez-vous ; Ils y ont pourveü. Il faut percer tous les voiles du monde , disoient-ils , afin que vous puissiez voir cette essence si reculée. Il faut monter au haut du Ciel , où la sérénité régne toujours &c... Que

Que trouveray-je dans ce séjour lumineux? La tranquillité des passions, la méditation des vérités, & la satisfaction de connoître. Vous n'y verrez que la source des causes, l'amour de l'ordre, & la première Beauté. Est-ce assez? Ouy, car la Divinité ne se comprend, ni par la veüe, ni par l'oüïe, ni par l'attouchement. Elle ne peut pas mesme estre énoncée heureusement par les plus pompeuses, & les plus énergiques paroles, que nous puissions inventer. Il n'y a que l'esprit qui peut la découvrir & l'appercevoir dans sa bien-heureuse majesté; & quoy que tout cela ne soit que les bords de cet Ocean, il y a pourtant du plaisir

fir d'estre sur le rivage, & de promener sa veuë sur ce grand espace, & s'en figurer l'immensité.

Suivant cette veine d'or, comme ils parlent. Il y a des choses animées, & d'autres sans ame. Ce qui est animé, sans contredit, est plus excellent que ce qui ne l'est pas; & comme il y en a de deux sortes, les Végétatives & les Sensitives, & qu'entre ces dernières, il y en a de simplement sensitives, & d'autres raisonnables, il est à présumer, que la raisonnable est au-dessus de toutes, puisque c'est d'elle comme d'un sujet propre & naturel, que se forme la puissance intellectuelle. De sorte que l'entendement

sur-

surpasse autant le reste de l'ame, comme tout ce qui est animé surpasse ce qui ne l'est pas; & par-conséquent, la partie intellectuelle est plus noble, & plus excellente, & plus digne de nous représenter selon sa capacité, cet Estre que nous cherchons avec tant de peine, & qui est si digne de nos recherches, malgré mesme nos travaux inutiles & tous nos soins superflus.

Mais où le placer? Il y a un Intellect qui peut entendre, & n'entend pas toujours, & il y en a un autre qui peut entendre, & qui entend toujours effectivement. Vous pouvez bien vous imaginer, Monsieur, que les Platoniciens ne balancent

guères, & que c'est au dernier qu'ils assignent la nature de Dieu. En effet, il agit incessamment; il entre dans la nature de toutes choses; il répand sa vertu depuis l'Empyrée jusqu'au centre de la Terre; & ce n'est que par ses seuls embrassements, que toutes choses subsistent dans leur espèce; & que tout se tient en bon estat; & cela sans peine, sans travail, sans fatigue, par une noble nécessité, & par une coutume glorieuse, qui part de sa propre nature. *Gaudent profectò divina motu, & jugi agitatione se vegetat Aternitas, & quicquid Homines vocamus laborem, natura Immortalium est*, dit ce Panegyriste que je connoissant. La raison de
de

de cela? C'est que nous sommes composez de quatre élemens, & d'un écoulement de la Divinité. On remarque dans le corps, de l'humidité, un souffle, une chaleur, & de la chair, qui ne peuvent venir, que de l'Eau, de l'Air, de l'Æther, & de la Terre: mais pour l'Âme, ce principe de conseil, de prudence, de sagesse, de mouvement perpétuel, &c. . . cela ne peut venir que d'un Dieu, puisque cela est perpétuel, invisible, & impalpable, aussi bien que luy. *Ipse qui ea tractat, qui condidit, qui totum hoc fundavit deditque circa se, major est pars operis sui ac melior, effugit oculos, cogitatione visendus.*

Les Stoïciens ont donné dans

la mesme idée. C'est un Esprit Intelligent & sans forme, disent-ils en parlant de Dieu, & qui traverse le Monde. J'aurois mieux traduire comme cela leur διήκον δι' ὅλα τὰ κόσμη, que de dire après Cicéron, *per naturam omnem pertinentem*, quoy que j'entende bien la valeur de ce dernier mot. Julius Firmicus siéfé Stoïcien, s'il en fut jamais, définit ainsi Dieu, après tous ses Camarades. *Animus Cælestis per omne mundi corpus in modum Circuli collocatus, & munus intrinsecus nunc extrinsecus positus, cuncta regit atque componit, & propriâ originis generatione conceptus, se ad creanda & conservanda omnia, ignita & sempiternâ agitatione perpetuat.* Il est placé,

comme dans un Cercle , à cause de l'Æther qui embrasse tout l'Univers par ses divers Tourbillons , & ses différentes portions mondaines : *Dedans & dehors* , adjouë-t-il ; parce qu'il agit parmy toutes les choses comprises entre les murailles du monde , & mesme au-delà , c'est-à-dire , dans le Vuide , ou comme on parle aujourd'huy , dans les Espaces imaginaires , pour donner par ce moyen quelque notion de son immensité ; car s'il vous en souvient , les Epicuriens n'estoient pas les seuls à s'imaginer du Vuide. Les Platoniciens , les Stoïciens , les Péripatéticiens , & les Cyniques , le croyoient aussi , quoy que d'une différente manière :

Conceit par la propre génération de son origine ; D'autant qu'au bout d'une révolution de je ne scay combien de siècles, tout tombant dans un Chaos, s'en tire pourtant à la fin, & se débrouille, & cet Esprit recouvre son ancienne splendeur. Permettez moy de vous dire cecy avec Manile,

Vivere mundum

Et rationis agi motu : quum spiritus unus

Per cunctas habitet partes, atque irriget orbem,

Omnia pervolitans, corpusque animale figuret.

Ce n'est-là que l'idée de l'Âme du monde, me direz vous,
 &

& point d'un Dieu. Ouy, à prendre cela à la lettre. Mais comme on a coûtume d'appeler un homme sage, lequel est composé de corps & d'ame, & que ce n'est seulement que par son esprit qu'il porte ce tiltre; ainsi quoy que les Stoïciens appellent Dieu, l'ame du monde, & quelquefois Dieu; ce n'est point du tout dans la pensée qu'il ne feroit qu'un Tout avec cette grande Masse. Ce n'est que *κατὰ μετάδοσιν*, & non pas *κτισιοδῶς*, c'est à dire, ce n'est que par communication & par assistance, & non pas par essence, que Dieu est l'Ame du Monde, & que le Monde est appelé Dieu. Ce sentiment n'a rien de fort étrange en foy.

Il faut le concevoir de la manière que l'enseigne Damascène : *Dieu traverse toutes choses sans se mesler, & leur fournit de la force & de l'efficace, selon leur nature & leur capacité.* Et n'est-il pas vray, que nous vivons en luy, & que nous existons chez luy? *In eo vivimus, movemur, & sumus.*

Les Péripatéticiens en cecy n'ont point dégénéré de la sainteté de la Philosophie. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pû en faveur du Ciel; & si en quelques endroits, ou Aristote, ou ses Successeurs, ont faussé leurs règles, cela ne doit point préjudicier à leur doctrine. Ils ont toujours esté du bon party, s'ils n'ont pas toujours esté du nombre

bre des gens de bien. On n'est pas toujours dans l'exactitude de la Sagesse. Quelque progrès qu'on ait fait chez elle, on est Homme du moins une fois le jour. Aristote donc, malgré la bizarerie de sa conduite, a dit une des plus belles choses à mon sens, qui se peuvent dire au sujet de la Divinité. *S'il y avoit des Hommes, nous assure-t'il, qui eussent esté élevez sous Terre, & si pour les amuser dans cet exil natal, on les eût mis dans de belles & propres chambres, pleines de peintures & de statuës, & abondantes en toutes les choses qu'on croit estre de l'équipage de la béatitude, & qui pourtant n'eussent jamais mis le pied dans le monde; je suis persuadé, pourveu qu'ils*
euf-

eussent seulement oüi parler d'un Dieu, de son authorité & de sa force, que dès que leur prison, par quelque effort ou autrement, viendroit à s'ouvrir, & qu'ils appercevraient la Terre, la Mer, & le Ciel; cette multitude de nuages, cette impétuosité des Vents; ce Soleil si grand, si beau, si puissant, qui forme l'éclat du jour par sa lumière, qu'il répand dans les champs de l'Air; puis quand la Nuit, succédant à ce grand Astre, viendroit à leur offrir un autre spectacle magnifique, tout plein d'Etoiles, & tout rayonnant de diverses Constellations; Je suis persuadé, dis-je, que ces hommes s'écrieroient, qu'il y a un Dieu, & que tout ce qu'ils auroient veü, seroit l'ouvrage de ce Dieu.

On

On ne peut pas naturellement dire autre chose ; & j'ay remarqué plus d'une fois en divers païs , dans ces momens , où , après la nuit fermée , on s'arreste quelquefois avec sa famille , à contempler les Etoiles , qu'il n'y a eût pas un Enfant qui ne m'ait demandé , Qui est-ce qui a fait cela ? Tant il est vray , que l'opinion de la création du monde , est un sentiment naturel. Ce que dit Cicéron sur ces paroles d'Aristote me semble tout-à-fait judicieux : *Il nous devoit , dit-il , arriver la mesme chose , qu'à ces gens dont parle ce Philosophe : mais parce qu'au sortir d'une nuit obscure , nous sommes accoustumés à voir le Soleil , nos ames n'en sont point touchées.*
Elles

Elles n'admirent point , elles ne cherchent point les causes de ce qu'elles voyent tous les jours ; comme si nous ne devions estre sensibles qu'aux nouveautez , & point du tout à la grandeur des choses , de quelque conséquence qu'elles puissent estre. C'est justement ce que dit un autre Orateur, *crebritate obsolescentes Pompeæ.*

Mais , Monsieur , qui l'eut dit ? la supposition d'Aristote est devenuë Histoire , & ce qu'il avoit inventé par la pénétration de son esprit , a esté expérimenté parmi nous. Des gens dignes de foy m'ont raconté autrefois à Amsterdam , que lors que nos hardis Matelots entreprirent la Mer du Nort pour passer à la Chine ; & dans laquelle entrepri-
se

se ils eurent tant de peines & de douleurs, tant d'inquiétudes & de fatigues, tantost à se défendre contre les Ours, & tantost contre la famine, mais toujours en garde contre la froidure, pire que la famine & que les Ours; Il n'y en eut pas un au retour du Soleil, & la première fois qu'ils contemplèrent la Lumière, qui ne fut ravi en extase, comme s'il n'eut jamais veû ce grand Astre. Ils le regardoient; ils l'admiroient; Ils ne se pouvoit faouler de le voir; & sans songer qu'ils étoient déjà Chrétiens, il leur vint un sentiment nouveau de la Divinité, qu'ils n'avoient point encore remarqué dans leur cœur, accoustumé à croire sans aucune oc-
ca-

caſion ni cauſe réſléchir pour-
quoy ils croyoient. Cicéron a-
joûte à ſa reflexion , qu'il auroit
pû arriver à ces Gens d'Ariſtote,
comme aux voiſins de l'Etna ,
qui après avoir eſté deux jours
dans la fumée , dans la pouſſière
& dans l'obſcurité , crûrent
revenir au monde , quand ils
apperçûrent la lumière du So-
leil. C'eſt à dire , pour confor-
mer ſa penſée à nos Matelots,
qu'il leur en arriva comme aux
Groenlandois , la première fois
qu'ils revoient le Soleil :

*Ainſi dans ces Climats où languit
la Nature ,
Chacun percé des traits de l'ex-
trême froidure ,
Sôûpire inceſſamment après l'aſtre
des Cieux ;*

Et

Et quand pour commencer sa
course vagabonde,
Sur un char éclatant il sort du
sein de l'Onde,
Il ramène le jour & la joye en
ces lieux.

Il ne me reste plus que les
Cyniques & les Epicuriens :
mais comme je suis sur le point
de donner au public , une se-
conde Edition de la Vie d'Epi-
cure , plus ample & mieux con-
ceüe que la première , vous me
dispenserez bien sans doute , de
vous en entretenir icy fort au
long. Je vous diray seulement
que les Epicuriens étoient des
Gens fort dévots , aussi bien
que leur Coryphée , de la piété
duquel on a dit autrefois , qu'elle
étoit ineffable & au-dessus de

toutes les expressions des Hommes *οσιότητα ἀλεχλον*; & s'il faut qu'il se soit attiré toute la racaille du Portique, c'est parce qu'il ne croyoit pas la Providence en toutes choses. Mais comme je le prouve dans sa Vie, ce sentiment ne doit estre entendu que pour le bastiment de l'Univers, qui a assez de fermeté & de Solidité, pour subsister comme il est. Car pour ce qui se passe dans la vie des Hommes, les Dieux en avoient tout le soin imaginable, & ne manquoient jamais de récompenser ou de punir les gens qui le méritoient. Au reste, quand Cicéron lisoit un certain Traité de la Sainteté, il ne pouvoit s'imaginer que ce fût d'Epicure. Tant il y avoit de

de dévotion en cet ouvrage!

*Denique cælesti sumus omnes se-
mine oriundi.*

Omnibus ille idem pater est, &c..

Pource ce qui est des Cyni-
ques, il est certain qu'ils n'ont
point eû d'autres pensées, que
le reste des Philosophes. Té-
moin ces paroles d'Antisthenes
le fondateur de leur secte,
ὄφθαλμοῖς ἔχ' ὄραται, dit-il en
parlant de Dieu, εἰδένι ἔοικεν,
διότι αὐτὸν εἰδείς ἐχμαθεῖν ἐξ
εἰκόνος δύναται, on ne le peut
voir des yeux, & il ne ressem-
ble à aucune chose du monde:
C'est pourquoy, personne ne
peut apprendre à le connoistre,
dans quelque image qu'on puisse
faire. De plus, ce Philosophe

est l'Autheur des Idées, dont on a tant parlé dans l'Antiquité, & dont on fait honneur à Platon, ces Idées, dis-je, sur lesquels Dieu mouloit tous ses Ouvrages, *περὶ ἃ τὸ θεῖον βλέπον, βούν τε ποιῆν ἢ ἀνθρώπων καὶ τὰ λοιπὰ ὁμοίως.*

Il y avoit à la vérité bien de l'extravagance, dans les conséquences qu'ils tiroient de leurs opinions : mais au fonds, il y avoit quelque chose de bon, comme je vous l'ay déjà dit; & c'est par ce principe-là qu'ils s'adonnoient à l'Honnesteté, à la Justice, à l'amour de la Patrie, & à toutes les autres Vertus. Je ne prétends pas, en disant cecy, vouloir soutenir qu'il n'y a point eû de vertus, avant

avant ces Philosophes. La Philosophie n'est que l'Art de bien vivre; & tout Art suppose une longue expérience, & une multitude de préceptes. Je veux dire seulement, qu'on a eû des règles plus seures & plus satisfaisantes, depuis que ces Chefs de parti se furent meslez de nous instruire; quoy qu'auparavant on fût vertueux par la nature & par le bon sens. Il y a toujours eû des Phocions & des Aristides en Grèce, & des Numa & des Fabrices en Italie. Ces grands noms ont toujours eû leur faction dans le monde, & ont encore des adorateurs & des partisans. Ils vivent encore ces Illustres Morts, & partagent tous les jours nos opinions

nions sur leur Justice, leur Intégrité, leur Modération &c... Bien davantage : Ils sont cause de toutes les grandes & belles actions qui se sont faites dans les siècles passez & dans le nôtre. Une certaine image de grandeur qui les accompagne, pleine des Vertus actives & laborieuses, chasse la paresse & la fainéantise, détermine le courage des spectateurs, inspire l'ardeur de leur ressembler ; Elle change, elle transforme un homme entier. A l'aspect de ces grands personnages, on ne sçauroit demeurer oisif. On saisit la Vertu que l'on regarde, & l'on devient ce que l'on voit ;

& illum

*se fingit, sensuque suo se perficit
adstans.*

N'al-

N'allez pas croire, s'il vous plaist, que ces grands Exemples ne sont que pour certaines personnes privilégiées, & qui venuës au monde pour estre quelque chose, comprennent incontinent leur destin, & se reconnoissent à la moindre occasion qui se présente. Comme ces Lions de Lucain, lesquels ne se souvenant plus d'avoir esté Lions, viennent à reconnoistre la générosité de leur espèce, & la terreur de leur nature, au premier filet de sang, qu'ils viendront malheureusement à favoriser,

*Sic ubi desuetæ sylvis, in carcere
clausæ*

*Mansuevere feræ & vultus po-
suere minaces*

D 4

Atque

*Atque hominem didicere pati ;
 si torrida parvus
 Venit in ora cruor , redeunt ra-
 biesque furorque ,
 Admonitæque tument gustato
 sanguine fauces.*

Ces Exemples font pour tout le monde. Tout âge , tout Sexe & toute condition a droit d'y prétendre. En cet endroit permettez moy , Monsieur , de vous dire quelque chose pour une pauvre femme , qui n'est plus en estat de se défendre. Ce n'est pas assez pour elle d'avoir perdu la vie , on veut encore luy ravir l'honneur. A la vérité , c'est une Payenne , & elle a vescu dans la Superstition , & dans l'Idolatrie : mais c'est de bonne foy ; c'est sans sçavoir qu'il y eût

y eût rien de meilleur à suivre. En quoy, elle est non seulement excusable, mais mesme loüable, d'avoir bien voulu croire, que nous autres hommes, qui faisons des Loix, & authorisons les Religions, ne luy avons persuadé que des choses vrayes & vertueuses

Qu'a-t-elle fait la pauvre Lucrece (c'est d'elle, Monsieur, que je veux parler) pour soulever tous les jours des gens contre elle? faut-il qu'elle soit malheureuse durant sa vie & après sa mort? N'a-t-elle pû emporter avec foy sa bonne opinion, pour la consoler de toutes ses pertes? Faut-il la chicaner sur une erreur qui ne luy sert de rien & qui ne nous incommode pas?

Une morte ne peut-elle reposer dans le tombeau ? Pourquoi la troubler dans ce lieu sacré ? Où est la franchise & le privilège des Manes ?

Ne vous étonnez point de m'oüir parler de la sorte. C'est vous qui m'y forcez ; & comme j'aurois bien envie de vous attraper , c'est pour cela que je tâche de vous épouvanter par le haut stile du mieux que je puis. Mais malheureusement pour moy , vous estes fait , il y a long-temps, au badinage de la Rhétorique , & aux épouvanails de la Philosophie. A tout hazard , laissez moy faire. Je ne vous sçaurois faire grand mal.

Vous dites , Monsieur , que si Lucrèce eût aymé la Chasteté par

un principe de Religion, elle n'eut jamais consenti aux desirs de Sextus, & eut mieux aymé abandonner sa réputation à la calomnie, que de se souiller dans un adultère.

Me le pardonnez vous, Monsieur; Je ne suis point du tout de ce sentiment. Lucrece avoit bien d'autres yeux pour la Vertu que nous ne nous imaginons. Elle concevoit l'honneur bien plus puissamment & plus courageusement que nous. Dans une action, ce n'estoit pas assez pour elle, qu'il y eût quelque chose de loüable, il falloit qu'il y eût encore quelque chose digne d'elle. La Vertu n'estoit pas suffisante pour une ame si haute, quand il ne s'y trouvoit point de difficulté ni de peine.

Instruite par la plus rigide des Sabines , il luy falloit des occasions périlleuses & terribles ; il luy falloit un malheur nouveau pour éprouver sa Vertu. Et parceque sa famille étoit fertile en grands exemples de valeur , cette Heroïne , pleine d'une noble émulation, voulut aussi se distinguer par-là , elle crût que son sexe pouvoit prétendre à cette gloire ; & s'éleva au-dessus des autres femmes , autant que les hommes de sa Parenté s'étoient élevez au-dessus des autres hommes. C'est pourquoy, Monsieur, elle résista à Aruns, autant qu'elle pût & qu'elle deut : mais quand elle fut renduë à elle-même, & que devenuë Maistresse de ses pensers & de sa vie, elle vint à réfléchir sur son avanture, elle

témoigna ses penfers d'une manière si noble, si élevée & si pleine de l'esprit de la vieille Rome, qu'il n'y a que de lâches Chrétiens ou des censeurs rigides de Payens, qui y ayent trouvé à dire; & pour ce qui est de sa vie, elle la quitta avec tant de hauteur, avec tant de tranquillité, avec une si sage indignation contre la Fortune, que depuis plus de deux mille ans, elle en a esté loüée, par tout ce qu'il y a d'Historiens au monde, & le sera éternellement.

Et certes, Monsieur, elle en est bien digne. Car enfin qu'a-t'elle fait dans cette fatale journée. Il est minuit. Tout dort dans Collatie; & s'il y a quelque chose qui veille sur la Terre,

c'est les Loix, *queis per somnum* comme parlent les Anciens, *Homines mandavere animas*. Cependant voilà Aruns dans la chambre de Lucrece. Quelle surprise! Par quel moyen ce Scélérat a-t-il pû entrer! Que de fourbes! que de perfidies pour conduire une trahison à ce point-là! Tu vois, luy dit-il, ton Amant & ton Adorateur, si tu m'accordes ce que je desire; ou tu vois ton Meurtrier, si tu me refuses. Eh perfide, luy cria-t-elle, y a-t-il à choisir dans ce que tu me proposes: Ou laisse moy l'honneur, ou ôte moy la vie. Non non, luy repartit il, vous pourriez bien mourir & néanmoins perdre vostre mort. Je ne fais point de crime

me

me à-demy, & sans fruit. Voilà un Ethiopien que je m'en vais tuer & le mettre dans ton liét, pour montrer que tu es une adultère. Que faire, Monsieur? Vous sçavez l'injustice de la plupart des Hommes. On ne croit pas les gens capables de résister au plaisir. Il faut que la Mort dépose le contraire, & nous convainque de la Vertu d'une Femme. Cependant, il y a tant de bizarrerie, & tant de cruauté dans l'aventure de Lucrece, ou, pour parler comme les Anciens, *malignus adeò fortunæ error*, qu'elle peut mourir sans mourir innocente. Il n'y a point de témoins de ses sentimens, de sa résistance, de sa sagesse. Il faut qu'elle succombe

be à la honte ; Il faut qu'elle fasse un sacrifice de soy-mesme, pour maintenir sa pudeur ; il faut qu'elle se prostituë, pour estre vertueuse. Quel embarras ! quel desordre à une honneste femme ! Il faudroit, Monsieur, estre femme & femme de bien, pour concevoir la confusion, les détresses & le desespoir, où une si horrible avanture est capable de jeter un esprit ordinaire. Ni vous ni moy, ne sommes capables que de concevoir la moitié d'une si noire & si détestable perfidie du Destin. Cependant faisons quelque effort pour voir un peu plus clairement dans cette avanture. Vous le voulez bien, sans doute ; car quoy que vous disiez de
Lu-

Lucrece, c'est plustost pour dire des choses curieuses, que par hayne contre cette femme.

Imaginons nous donc, que Lucrece ait mieux aimé mourir que de condescendre à la passion d'Aruns. Quoy? Une Dame auprès d'un esclave étranger, & l'un & l'autre tuez! Est-ce elle mesme qui s'est défaite? Mais à quel sujet? Tout est en prospérité dans sa famille. Ses parens sont dans l'employ; son mari est estimé; elle-mesme est très-considerée. Rien ne manque pour le présent, & il n'y a que de belles esperances pour l'advenir. Que luy a-t-il fallu pout attenter à soy-mesme, & ne pas garder à Rome un si grand exemple de Vertu? Serroit-

roit-ce cet Ethiopien qui l'auroit tuée, & qui après, se feroit tué luy-mesme ? Mais d'où vient cet Ethiopien dans la chambre, & dans le liçt de Lucrece ? Qu'on interroge Aruns, cet Esclave luy appartient. Sçavez vous, Monsieur, ce que ce fripon auroit pû dire ? C'est qu'il auroit veu lever son esclave, d'auprés de luy ; qu'il auroit eû la curiosité de le suivre ; qu'il l'auroit veû entrer chez Lucrece ; qu'il les auroit surpris en adultère ; que pour vanger Collatin son bon ami, il auroit tué son esclave, & que Lucrece de honte & de rage se feroit défaite elle-mesme.

Qui est-ce, je vous prie, qui n'auroit crû cela ? Jamais Aruns

runs n'a paru aimer Lucrece , & par consequent on ne le peut soupçonner de jalousie ni de fureur. Il passe pour un fort honneste homme. Collatin & luy font les meilleurs Amis du monde. Toutes les apparences sont pour luy ; toutes les presumptions contre Lucrece. N'en doutez point, Monsieur, & à Rome autrefois, & dans la République des Letttes aujourd'huy, on auroit crû & on croiroit, que Lucrece seroit une infame. Car enfin, ce n'eut esté rien à cette femme de se contenter du témoignage de sa vertu. Il y a des vertus qui doivent paroistre pour estre cruës, & qui sont tellement attachées au corps, que l'ame y a peu, ou point de part.

Cro-

Croyez vous, par exemple, que ce seroit assez pour ne perdre pas le titre de sobre, de dire qu'on a esté forcé à un festin, & que si on a mangé de friands morceaux, & bû largement de bon vin, jusqu'à s'enyvrer, c'est qu'on ne pouvoit s'en dédire. Croyez vous qu'un homme d'épée, pût encore passer pour brave, si devant son ennemi, il paroissoit les mains jointes & à genoux ; & qu'il luy suffiroit pour s'affranchir d'une lascheté si visible, de nous dire qu'il y a esté forcé. Il en est de mesme de la chasteté des Femmes. Il faut qu'elles s'apprentent à passer pour des infames, ou qu'elles choisissent à mourir effectivement ou civilement, après

après nous avoir informé de leur malheur. Misérable condition de ce Sexe! Il en est à peu près comme de ces Princes, *quibus de conjuratione compertâ non creditur, nisi occisis.*

N'importe, direz vous, *il valoit mieux qu'elle mourut; car ceux qui veulent plaire à Dieu, choisissent plutôt de passer pour Infames devant les Hommes, que de commettre aucun crime.* Mais, Monsieur, de quelle Religion estoit Lucrece, & en quel temps vivoit-elle? N'estoit-ce pas sous les Tarquins? Et en ce temps-là, tout l'Univers, hors la Judée, étoit dans l'Idolatrie. Le Messie n'étoit encore qu'une promesse. Le Salut des Gentils étoit encore dans la personne

ne

ne d'Eliacim, & on ne sçavoit pas encore qu'il fallût avoir la Foy, pout bien vivre. Comment voulez-vous donc, qu'une Payenne ait pû régler sa vie selon l'Evangile? Est-ce que la parole de Dieu a un droit retro-actif, & que les Payens ont dû estre Chrétiens avant J. Christ? *Non sans doute, mais si elle étoit de sa Religion, répondez vous, elle ne se fut pas trop embarrassée de la Chasteté, puisque Jupiter luy-mesme n'en faisoit pas beaucoup de conscience, comme il paroist par ses frequentes métamorphoses pour ses amouretes.* Mais, Monsieur, croyez-vous tout de bon, que les Dieux des Poëtes fussent les Dieux de la vieille Rome? Croyez-vous que les Romains, ces sévé-

sevéres & farouches hommes de bien , eussent placé dans leurs Temples des gens qu'ils n'eussent pas souffert parmi leurs valets. Non , non , Monsieur , ce siècle-là étoit trop rigide & trop austère. On ne vouloit en ce temps-là , que la simplicité , la sainteté , & la piété , & s'il y avoit des Images dans les Temples , il n'y en avoit point de semblables aux Tableaux , dont vous parlez , qui n'estoient à l'Hostel des Scipions , chez qui Térence écrivoit ses Comédies , que de purs caprices de Peintres :

Pergula Pictorum veri nil , omnia falsa.

Une pierre informe , une pièce de bois mal-taillée , un peu de terre

terre cuite , étoient des Dieux ou des Déesſes en ceſ temps-là. La Peinture & la Poëſie ne vinrent que long-temps après Lucrece ; la Poëſie, cinq-cent quatorze ans de la fondation de Rome , & la Peinture, quatre-cent cinquante.

Vous le ſçavez , Monſieur, il y avoit des Dieux Poëtiques, des Civils, & des Philoſophiques. Les premiers, étoient moindres que des Hommes, les ſeconds étoient d'Honneſtes gens qui avoient mérité l'Apothéofe, & les derniers étoient de véritables Dieux ; je parle en Payen pour m'expliquer. J'ay à vous dire que les premiers & les derniers n'ont jamais eſté adorez dans la vieille Rome, les
pre-